

Roy Dupuis

Gabriel Landry

Number 65, February–March 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, G. (1993). Roy Dupuis. *24 images*, (65), 12–13.

ROY DUPUIS

Il est sorti de l'École Nationale de Théâtre en 1986 et n'a cessé de travailler depuis. Après quelques emplois au théâtre — sa première vocation — parmi lesquels une prestation remarquée en Roméo de Shakespeare, la télévision puis le cinéma ont hissé Roy Dupuis au rang des quelques privilégiés qui sont ici les vedettes de nos écrans. Double privilège d'un enfant gâté: avoir attiré l'attention des critiques et des cinéphiles les plus avertis dès son premier rôle au cinéma donné par Michel Langlois, en 1988, avec *Sortie 234*, de même que conquis l'adhésion populaire d'un vaste public, celui des téléséries. C'est finalement sa performance dans *Being at Home With Claude* de Jean Beaudin qui est venue le consacrer. Mais Roy Dupuis se défend bien de préférer un public à l'autre et s'enorgueillit également de toutes les admirations, les plus convenues comme les plus obliques: «Les critiques se font entendre, ce sont eux qui parlent, ils sont importants», concède-t-il. Mais aussi: «Ça me plaît que le monde m'adore, je viens du théâtre, j'ai besoin d'applaudissements.»

Roy Dupuis évoque les divers personnages qu'il a campés comme s'il les avaient rencontrés en chair et en os. «Yves (*Being at Home...*), je n'ai pas fini d'en faire le tour.» Des connaissances intimes qui lui collent à la peau et qui, on le suppose à la façon très respectueuse dont il en parle, viennent régulièrement le revisiter, le questionner sur son travail et sur lui-même sans doute, lui proposer des balises, peut-être, dans l'étourderie du succès et les tumultes du métier. Ainsi cet écho étonnant de Roy-Ovila à un lieu commun (néanmoins pertinent), en réponse à une question sur le folklore made in Nouvelle-France des *Filles de Caleb* et le succès prévisible de la télédiffusion outre-Atlantique: «C'est en étant le plus précis, le plus local, qu'on a des chances de devenir international.»

International, le beau Roy Dupuis — comme dirait Suzanne Lévesque — espère le devenir. S'il ne tarit pas d'éloges sur ceux qui lui ont fait confiance et à qui il rend cette confiance, les Michel Langlois, les Jean Beaudin, il mentionne avec un œil pétillant quelques noms fameux qui sonnent comme des promesses de renouveau et de

dépaysement: «J'aimerais ça tourner avec Beineix, avec Zulawski.» Mais en attendant les imprévisibles projets de l'avenir, deux choses assurent à Roy Dupuis, pour l'aujourd'hui, une présence de choix au grand comme au petit écran: la suite de la télésérie *Scoop* (dans laquelle il incarne probablement, bien qu'avec conviction et savoir-faire, le plus conventionnel de ses personnages), puis la sortie de *Cap Tourmente* de Michel Langlois. Roy Dupuis y incarne Alex, un gaillard provocateur, éternel adolescent qui casse tout sur son passage, homme-enfant écorché et parfois dangereux. Quand on lui demande s'il y a du Roy Dupuis dans cet Alex (ce qui ne se fait pas, j'en conviens), le comédien répond simplement, conscient somme toute de ne pas devoir s'épandre sur un «vécu» qui n'appartient qu'à lui: «Michel (Langlois) s'est inspiré de moi», et on sait gré à cette pudeur de nous préserver des tartinades sentimentales sur la graine de bum qui a bien tourné.

Pudeur ou manque d'enthousiasme pour la parole? Toujours est-il que Roy Dupuis parle peu, ou alors le fait avec réserve (mais je vous assure qu'on comprend toutes les syllabes). Le plus souvent, d'ailleurs, il n'est pas un acteur de paroles, même si les tirades fébriles et les dialogues serrés de *Being at Home With Claude* l'ont montré dans un jeu plus lyrique, où le langage déferlait en envolées. Il dira lui-même: «Je suis un acteur aussi instinctif que physique, je bouge bien, j'aime ça bouger.»

Cette présence physique lui a valu une image de jeune premier athlétique. Une image qu'il continue d'arborer dans «la vraie vie», une image de gagnant (de winner?), celle-là même qui l'emmène parfois sur les sentiers d'une auto-célébration affichée sans vergogne («à force de me faire comparer à des Depardieu, Brando, James Dean...»), puis qu'il laisse de côté un moment, le temps de faire des trous dans son ego et endosser la pèlerine de l'humilité: «Un acteur est un serviteur, je suis un serviteur.» ■

Gabriel Landry

CAP TOURMENTE

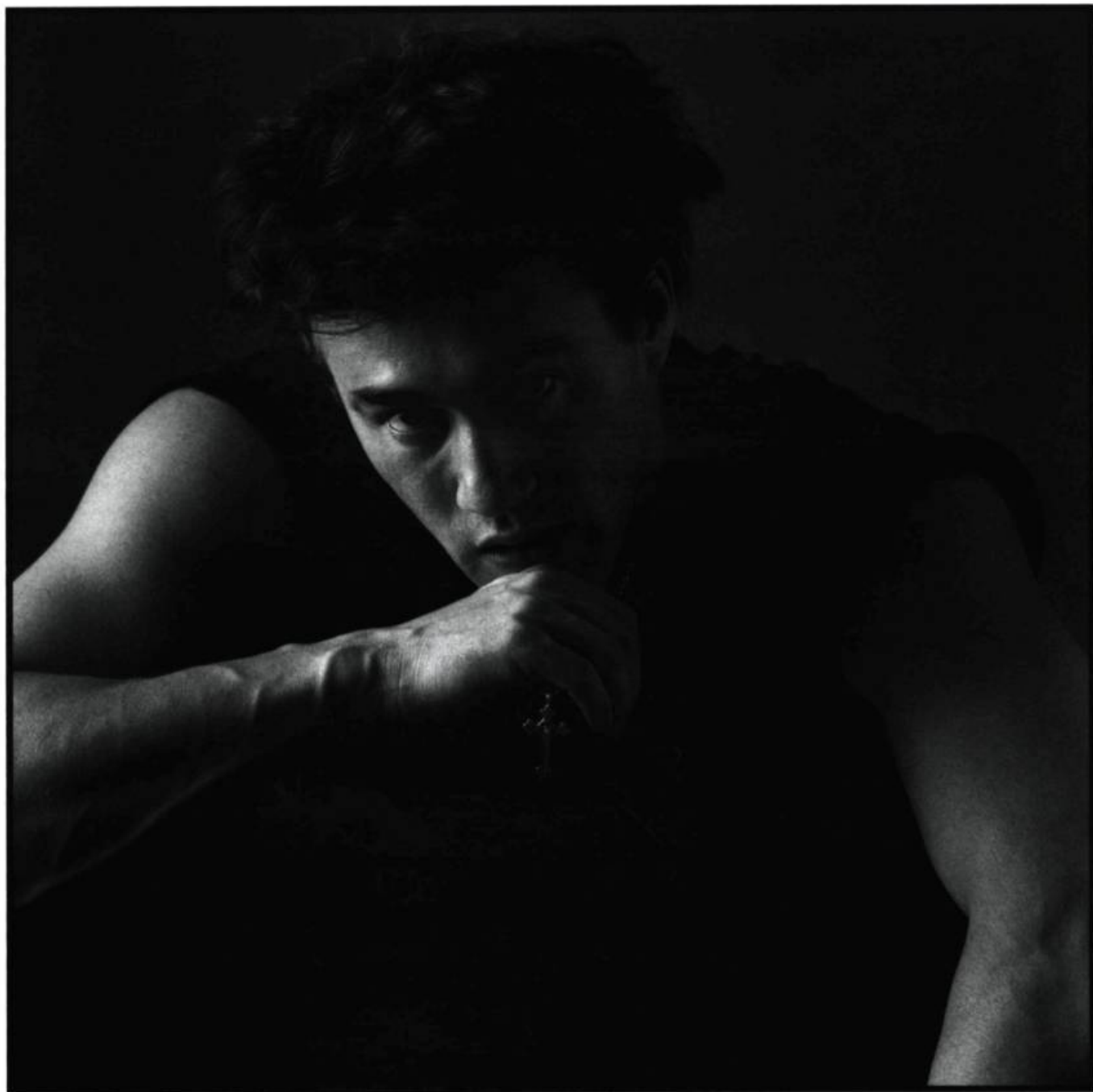


PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE